

Hitler avait raison.

Elias White griffonna les trois mots sur un bloc en attendant l'arrivée des étudiants pour son cours de neuf heures et demie. Non, trop provocateur. Hitler avait-il raison? Non. Cette forme d'interrogation dénotait un manque d'assurance, chose qu'il essayait de toujours éviter, autant dans son attitude que dans ses écrits. Et si Hitler avait eu raison? Pas mal, mais ça pouvait être amélioré. Il fallait y réfléchir.

Elias essayait de décider d'un titre pour son dernier article, une analyse de soixante-quinze mille signes sur le comportement des Juifs dans l'Allemagne d'avant-guerre dont il était sûr à cent pour cent qu'elle serait retenue par l'*Historical Review* de Harvard. Il l'avait déjà expédiée et avait décidé de lui trouver un titre plus tard.

Tout est dans le titre. Elias le voulait suffisamment choquant pour que les professeurs de Harvard le remarquent et en discutent. Il voulait qu'ils soient impressionnés par le courage avec lequel il avançait des arguments qui défiaient le politiquement correct avec autant de virulence. Il imaginait la tête des professeurs, d'abord horrifiés, puis, à mesure qu'ils avanceraient dans la lecture,

rassurés par son intelligence, son raisonnement et ses graphiques multicolores.

Elias voulait aussi que l'article soit repris par les sites web des Suprématises blancs, pour qu'il puisse attaquer violemment l'interprétation erronée de ces méchants aux intentions malfaisantes. Cette sorte d'affrontement débouchait d'ordinaire sur le plus précieux des biens: l'attention des médias. Il se voyait déjà en train de défendre sa position sur CNN, protester avec Chris Mathews, échanger des sarcasmes amicaux avec Bill O'Reilly, peut-être même perdre son sang-froid et engueuler un Suprématisse blanc invité sur le plateau à présenter son point de vue. Les éditeurs de l'*Historical Review* recherchaient toujours ce genre de publicité, l'occasion de provoquer un débat animé, et le nom d'Elias White serait bientôt un parfait atout pour leurs projets.

Elias White était un jeune professeur d'histoire qui disait ce qu'il pensait, pas ce qu'on lui disait de penser. C'était un homme qui avait ses idées sur le nazisme, la haine, le pouvoir, et la nature humaine, pendant que d'autres discutaient pour savoir qui avait réellement inventé l'égreneuse de coton. Il n'avait pas peur des sujets sensibles. C'était un chercheur qui voyageait dans le monde entier pour ses articles provocateurs et stimulants. Et il obtiendrait une chaire.

L'article d'Elias partait de l'idée que la persécution des Juifs dans l'Allemagne nazie était en réalité une lutte de classes, une explosion de rancœur d'Allemands de la classe ouvrière contre une catégorie de la population qu'ils voyaient comme une classe moyenne ou riche. White avait

eu cette idée lors de vacances en Allemagne avec sa petite amie Ann, qui passait des entretiens en vue d'un programme d'études postdoctorales de six mois à l'université de Heidelberg. Il avait rôdé là, parmi les tas de livres qui sentaient le moisi et, en s'accroupissant comme pour chercher un document capital, alors qu'en fait il essayait de lorgner sous la jupe d'une étudiante allemande, il était tombé sur un carton de journaux intimes manuscrits.

Ces journaux avaient été donnés par des soldats allemands de la région ayant combattu pendant la Seconde Guerre mondiale, ils avaient été rassemblés par l'université et aimablement traduits en anglais par un étudiant allemand de troisième cycle en 1955. En attendant que la fille décroise les jambes, White s'était assis et avait parcouru le journal d'un officier d'artillerie, capturé le jour du débarquement allié, dont la jambe avait été amputée, sans raison, jugeait l'officier, par un médecin juif américain. Pendant sa convalescence en Angleterre, l'officier Heinz Werthel avait fulminé sur dix pages: les Juifs possédaient tout et on ne pouvait pas leur faire confiance. White comprit qu'il était tombé sur une mine d'or universitaire.

Les journaux se trouvaient dans un carton marqué «Mull», ce qui – White s'en souvenait après trois ans d'allemand au lycée – signifiait «poubelle». Il y avait trois autres cartons pleins de journaux intimes, de documents et d'écrits provenant de soldats, de femmes au foyer et de grands intellectuels allemands, tous prêts à partir à la décharge. L'étudiant de troisième cycle les avait tous traduits. Ils contenaient tous des imprécations nazies. C'était superbe.

Mieux encore, ils allaient être mis à la poubelle. L'occasion pour White de faire valoir que les documents avaient été «sauvés». Des documents sauvés ont toujours

plus d'importance que s'ils sont facilement accessibles, c'est bien connu. Inutile d'aborder le fait qu'ils étaient destinés aux ordures parce qu'ils constituaient les divagations moisies et hors de propos de citoyens pris dans l'hystérie de la guerre. Ces documents allaient être « détruits », ce qui était presque aussi intrigant que s'ils avaient été « interdits ». White savait déjà que sa description de la découverte des journaux, *quand* on lui poserait la question, contiendrait un passage sur la façon dont il les avait recherchés pendant des années. Ça n'était pas un mensonge. Il cherchait toujours de chouettes documents pour des articles. Qu'il ait suivi l'Allemande à la bibliothèque n'avait rien à voir là-dedans. Il y serait probablement allé de toute façon.

Quand Elias, de retour chez lui, avait envoyé à Ann le premier jet, elle lui avait répondu de Heidelberg : « Si tu veux présenter le nazisme comme une force positive, sois prudent. »

Ann était à côté de la plaque. Dans l'université, il y avait un truc qu'elle ne pigeait pas. Elle passait son temps à *étudier*. Elias savait que ça lui porterait tort dans sa carrière. L'étude et le savoir n'entrent guère en ligne de compte une fois assimilés les principes de base. Si vous avez étudié suffisamment pour pouvoir situer la Pologne sur une carte et si vous connaissez le nom des trois derniers présidents, le reste est surtout une question de conviction. Tout tient à l'assurance avec laquelle vous vous exprimez. Il avait essayé quelquefois de brancher Ann là-dessus et ça se terminait toujours par une dispute. L'astuce n'est pas d'être la personne la plus intelligente de la salle. Après le primaire, ça ne compte plus. L'astuce c'est de se faire remarquer.

Les étudiants entraient dans la salle au compte-gouttes. Elias regarda la feuille sur laquelle il avait gribouillé et vit ce qu'il avait écrit sous son nom en lettres majestueuses et fleuries. PROFESSEUR À HA. Le RVARD devrait attendre. Il avait un cours à donner.

«La plupart des humains ne valent pas la balle pour les tuer», dit Chico.

Réfléchis aux implications de cette déclaration, pensa Dixon. En prison, contrairement à d'autres, Dixon n'avait pas perdu son temps, il avait appris à réfléchir à ce que recouvraient les paroles de chacun. Il avait appris à réfléchir à toutes sortes de choses. Il avait passé neuf ans à regarder par la fenêtre, à contempler la buanderie, les terrains de sport, observant l'humanité. Ses compagnons pensaient au meilleur moyen d'obtenir une cartouche de cigarettes pour pas un rond et lui songeait au karma, à l'âme, à la signification des actes et au sens de la vie. Il n'était parvenu à aucune conclusion définitive – d'ailleurs y en avait-il une? – mais il avait appris à penser.

Par exemple, avant que Chico fasse son commentaire, Dixon était en train de se demander à quel point votre karma souffre si vous pointez une arme sous le nez d'un caissier pour vous faire remettre l'argent de la banque. Pas autant que si vous tiriez, avait-il décidé. Braquer une arme sur quelqu'un et lui foutre une trouille bleue est un acte pardonnable, vous pouvez vous racheter. Vous pouvez faire don d'une partie de l'argent à une juste cause et basta. Vous pouvez utiliser l'argent pour mettre fin à la souffrance, même si c'est la vôtre, et vous vous retrouvez karmiquement à votre point de départ. L'important est

de ne pas appuyer sur la détente. Pourquoi charger l'arme? Au cas où les flics rappliqueraient. Alors vous devez tuer un flic. Mais c'est une autre affaire, parce qu'ils sont armés et qu'ils peuvent vous tuer. Légitime défense.

La discussion pouvait durer à l'infini.

Mais le commentaire de Chico fit comprendre à Dixon qu'il était dans de sales draps. Ces trois-là n'avaient aucun sens du karma. Ils ne voulaient pas vraiment ce hold-up. Ce qu'ils voulaient c'était exercer Le Pouvoir, le summum du pouvoir que vous avez quand vous sortez votre flingue, que vous le brandissez et que les gens réagissent. Ils se couchent quand vous le leur ordonnez, ils se roulent par terre et aboient comme des chiens si vous le voulez. Vous avez là cinq ou six personnes, directeurs de banque, femmes au foyer, petits chefs d'entreprise, n'importe qui dans la banque à cet instant, et ils feront tout ce que vous leur direz.

Si c'est Le Pouvoir qui prime, alors les chances que le hold-up réussisse sont minimales. Ces trois-là allaient faire traîner Le Pouvoir plus longtemps que nécessaire, Dixon le savait. Et le temps, ça voulait dire les flics. Et les flics, ça voulait dire une fusillade. Et une fusillade, c'était le grand feu d'artifice, tout le monde y passait, pas d'argent et pas de terres près d'Edmonton dans l'Alberta, son projet depuis toujours.

Il était trop tard pour reculer à présent. Ils se dirigeaient vers la banque.

Dixon avait une mauvaise image de lui-même, mais celle qu'il avait de l'humanité en général était encore pire. Il se prenait pour une merde, et pourtant il était l'un des êtres les plus nobles qu'il ait connus. Il ne voyait pas

dans les trois autres à l'arrière de la fourgonnette un seul trait de caractère positif qui lui ferait éprouver quelque chose s'ils étaient tués.

Dixon savait que ce n'étaient pas des imbéciles. Chico était intelligent, agressif et charismatique, et il avait organisé le hold-up à partir de zéro. Sans Chico, Dixon pourrait bien travailler à l'entrepôt de bois jusqu'à la fin de ses jours, six dollars de l'heure, un meublé et trois visites par semaine à son contrôleur judiciaire.

Ses deux premiers mois dehors il n'avait eu aucune énergie pour rien, il allait à son travail et revenait grimper dans le lit de sa petite pièce pour regarder le plafond jusqu'à l'heure de repartir travailler. Il n'aurait pas voulu retourner en prison, mais parfois il aurait voulu être mort. Aucune raison de continuer, rien à espérer d'autre que pointer toute sa vie matin et soir. Sommeil, réveil, travail, sommeil. Il parla de sa dépression au conseiller mandaté par le tribunal, qui n'était pas intéressé. Le conseiller mandaté par le tribunal conseillait des ex-taulards depuis quinze ans et s'imaginait que s'ils parlaient de dépression c'était pour réussir à se faire prescrire des cachets, et les vendre dans la rue. Le conseiller tenait à savoir si Dixon utilisait des substances illégales. Le conseiller haussa les épaules, déclara «C'est la procédure» et fit analyser sa pisse.

Puis survint Chico, conducteur de machine au dépôt de bois, et il se mit à parler de la banque.

Chico était le genre de type que Dixon ne voulait plus connaître, un criminel qui croyait que le crime était sa vocation, qui haïssait les gens honnêtes et bornés, et qui professait un sentiment de fraternité avec tous les taulards. Chico vous classait selon la gravité de votre délit. Les multiples condamnations de Dixon pour vol à main

armée le plaçaient juste au-dessous d'un meurtrier, un sacré éloge de la part d'un sociopathe comme Chico, et elles constituaient une expérience nécessaire pour le coup qu'il projetait.

Au début, Dixon avait hésité. Il considérait vraiment la conditionnelle comme une deuxième chance, et une part de lui voulait être un civil normal, rien qu'un type qui avait sa place, un boulot et une famille. Mais il savait qu'il se faisait des illusions. « Les mecs comme nous ont pas de famille, lui avait dit Chico. Pas avant qu'on décroche la timbale. Ensuite on a une famille et on vit dans un pays où il n'y a pas d'extradition. » Chico riait. « Les Américaines veulent pas des types comme toi et moi. »

Dixon trouvait ça assez vrai. Il était tellement convaincu qu'aucune femme ne voulait lui parler qu'il évitait le regard de la jolie fille qui lui servait son café et son bagel tous les matins dans la petite boutique en face de l'arrêt de bus quand il partait travailler. Il ne parlait jamais à Loïs, la secrétaire aux longues jambes de l'entrepôt, et chaque fois qu'il y avait de la paperasse à remettre au bureau il la passait à un des autres, qui l'apportait à sa place rien que pour avoir une chance de lorgner ses mollets fermes. Dixon n'envisageait même pas d'aller voir une prostituée, ce qui d'après les autres hommes du meublé était un rite de passage pour ceux en conditionnelle. Dixon ne se trouvait pas assez bien pour les prostituées. Et pourtant il se considérait aussi comme un des meilleurs êtres humains du système pénitentiaire.